

15. DARK SHADOWS

2012

Le gothique peut-il être comique ? Ce piètre sujet de dissertation donne un film jouissif où l'épouvante se fait loufoque pour mieux surligner les forces stylistiques d'un cinéaste qui n'a plus peur de rien, même pas de lui.

Il existe peut-être un sous-genre dans la filmographie de Tim Burton, le *Johnny Depp movie*, avec ses propres codes génériques (incarnation d'un personnage maudit et marginal, réinvention plastique du physique du comédien, performance graphique de la présence du corps à l'écran, surjeu ludique des attitudes et tonalités lunaires et enfantines, perpétuelle reformulation d'une forme de mythe de la candeur, etc.). Débutée en 1990 avec *EDWARD AUX MAINS D'ARGENT*, une œuvre de pygmalion dans laquelle Burton révèle la star autant qu'il la façonne, leur fructueuse et enrichissante collaboration s'étend sur trois décennies et huit films que clôture, pour le moment, *DARK SHADOWS* dans lequel le rapport de force créatif entre les deux hommes s'est peut-être inversé. Passé par les caméras, entre autres, de Jim Jarmusch, Emir Kusturica, Mike Newell, Terry Gilliam, Michael Mann ou Gore Verbinski, devenu pour l'éternité l'improbable capitaine pirate Jack Sparrow, Depp a continué d'élaborer des personnages anticonformistes ou excentriques au-delà de la filmographie de Burton. C'est naturellement à lui que l'on pense lorsqu'il s'agit d'incarner sur le grand écran le vampire maudit Barnabas Collins, en fin de compte aussi effrayant que sympathique. Séduit par l'idée, l'acteur va demander à Burton un film sur mesure, comme Barnabas aurait demandé un cercueil à sa taille. Soit une proposition qui ne se refuse pas.

Depp/Burton au pays des vampires

Comme Depp, Burton apprécie la série *DARK SHADOWS*, qui fit les beaux jours de la télévision américaine entre 1966 et 1971. De ce soap-opéra rempli de péripéties mélodramatiques à base de fantômes, de loups-garous, de zombies et d'univers parallèles, le film retient le sens du *twist* feuilletonesque et une trame romantico-tragique qui met en valeur le personnage de



Barnabas et lui offre une kyrielle de scènes extravagantes à la hauteur des ambitions de Depp qui veut proposer une performance de vampire mémorable (le rôle était tenu à la télévision, non sans grandiloquence, par le très élégant acteur canadien Jonathan Frid). L'écriture est confiée à l'un des plus fidèles scénaristes de Burton, John August (*BIG FISH*²⁰⁰³, *CHARLIE ET LA CHOCOLATERIE*²⁰⁰⁵, *LES NOCES FUNÈBRES*²⁰⁰⁵ ou *FRANKENWEENIE*²⁰¹²), mais sans concrétisation immédiate. Peut-être les premières ébauches furent-elles trop proches du ton gothique enchanteur si propre au cinéaste et

risquaient-elles la redondance ? Peut-être était-il temps pour les deux hommes de déconstruire leur univers pour mieux le reformuler ? C'est ce que laisse penser l'arrivée au scénario de l'écrivain Seth Grahame-Smith, auteur des romans iconoclastes *Orgueil et préjugés et zombies* (2009) et *Abraham Lincoln, chasseur de vampires* (2010), dont Burton produit au même moment l'adaptation cinématographique. Toutes proportions gardées, *DARK SHADOWS* est à l'univers gothique de Burton ce que *MARS ATTACKS!*¹⁹⁹⁶ était pour le film de science-fiction : un jubilatoire jeu de massacre.

Fête des Morts

Prenant le prétexte de la libération accidentelle d'un vampire deux-cents ans après son ensevelissement par une sorcière maléfique (Eva Green), Burton fait de Johnny Depp une créature de la nuit assoiffée de sang et de vengeance, mais complètement désarçonnée par son décalage temporel (le monde a bien changé entre 1775 et 1972). L'humour est évidemment mordant, à l'encontre non seulement d'une Amérique insipide, bête et cupide, mais aussi des codes du genre, du décorum gothique, monté en kitsch parodique. Conçu comme un grand huit aérien que l'on dévale à toute vitesse, le long métrage revisite de manière distanciée les obsessions visuelles et thématiques de Burton, comme s'il était grand temps de poser en compagnie de Depp un film réflexif sur leurs hauts faits, qui rirait de tout mais préserverait l'essentiel : le style et le panache. ♦ DICK TOMASOVIC